



L'azuré de la sanguisorbe dépose ses œufs sur la plante. La larve grandira ensuite dans une fourmière. EMMANUEL WERMEILLE

Le petit papillon qui vit aux crochets de la fourmi

Ce lépidoptère menacé a fait l'objet d'une étude transfrontalière. Il est présent dans les marais de La Côte

Madeleine Schürch

Ce n'est pas une fable de La Fontaine, mais l'histoire de ce petit papillon de rien du tout, devenu aussi rare que les marais qui lui servent d'habitat, y ressemble fort. Car cet azuré du genre *Maculinea*, d'une jolie couleur bleue ou violette, a une bien étrange manière de se reproduire: il compte sur les fourmis, qu'il trompe honnêtement, pour nourrir ses chenilles. Il a un cycle de vie tellement complexe et hasardeux que l'espèce est fortement menacée. Un projet INTERREG France-Suisse, étude transfrontalière menée sur une année, a permis de dresser un état des lieux dans l'Ouest lémanique (*lire ci-contre*).

De la plante à la fourmière

Trois espèces du genre ont été prises sous la loupe des biologistes: l'azuré de la sanguisorbe, l'azuré des paluds et l'azuré des mouillères. Ces trois papillons ont pour particularité d'être myrmécophiles, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent se passer de fourmis pour leur développement. Mais, d'abord, la femelle fécondée dé-

pose ses œufs sur les fleurs d'une plante typique des zones humides, la grande sanguisorbe pour les deux premières espèces, la gentiane pneumonanthe pour la troisième.

Un drôle de squatter

Au début de sa vie, la minuscule chenille se nourrit de la plante. A sa 3^e mue, elle se laisse tomber au sol. Là, elle doit absolument être repérée par une fourmi rouge, car si aucune ne passe, elle meurt. Si une fourmi se pointe, celle-ci est alors bernée par les phéromones sécrétées par la chenille. Croyant qu'il s'agit d'une larve de sa famille, elle l'emmène dans sa fourmière. Bien au chaud dans cette colonie où elle passera l'hiver, la

chenille est alors nourrie par les fourmis.

«Il peut y avoir plusieurs chenilles de papillon dans une fourmière, explique Emmanuel Wermeille, biologiste spécialiste de *Maculinea*. Pour se nourrir, elles se servent dans le couvain en consommant les larves des fourmis ou, comme le font les espèces les plus évoluées, comme l'azuré des mouilles, mangent les aliments solides que leur apportent leurs hôtes.»

Mais cette drôle de colocation prend une fin abrupte lorsque la chenille, toujours dans la fourmière, se métamorphose. Car quand le papillon sort de sa chrysalide, il a intérêt à s'envoler à toute vitesse afin d'éviter de se

faire éliminer par ses hôtes involontaires! «Ce processus explique la fragilité de ces papillons, d'autant plus que chaque *Maculinea* est étroitement lié à une plante et une espèce de fourmi. En plus de ça, il y a un parasite qui peut pondre dans ses œufs, ce qui explique aussi sa rareté», relève Aline Pasche, scientifique du patrimoine naturel à la Direction générale de l'environnement.

Si la Division biodiversité et paysage s'intéresse de près à la conservation de ce petit papillon, présent chez nous dans des marais de l'ouest du canton et dans les Préalpes, c'est qu'il est un indicateur précieux de la bonne santé des zones humides, en constante régression.

Une coopération transfrontalière

● Depuis une dizaine d'années, un projet de revitalisation et de gestion des marais en faveur de ces papillons a été lancé par Pro Natura en collaboration avec le Canton. Six sites de l'Ouest vaudois étaient concernés: le Bois de Chênes, à Genolier, et des marais situés à La Rippe, Chésereux, Trélex, Burtigny et Mollens. Si des effets bénéfiques ont été observés, la plupart des populations de *Maculinea* restent dans une situation critique. «Vu les nombreuses actions déjà menées, il était

logique de participer au programme de coopération INTERREG en vue de mutualiser nos expériences de part et d'autre de la frontière», explique Catherine Strehler Perrin, cheffe de la Division biodiversité et paysage.

L'idée de ce projet mené sur une année, réunissant les cantons de Vaud et de Genève, et les départements de l'Ain et de Haute-Savoie, était de regrouper les inventaires de *Maculinea* et de définir un plan d'actions transfrontalier.

Quelque 150 sites ont été pris en compte, du vaste marais au talus de ruisseau. Du côté suisse et de la région de Divonne-les-Bains, 13 sites font l'objet de suivis annuels depuis des années, alors qu'en Haute-Savoie, où leur présence passée était attestée, l'azuré de la sanguisorbe comme celui des paluds ont quasi disparu. Quant au canton de Genève, on a répertorié 7 zones humides favorables à l'accueil des *Maculinea* en provenance de sites voisins.

M.S.